



RESSOURCE 8

Nirha Efendić – survivante du massacre de Srebrenica, Bosnie



"J'avais 15 ans au moment du génocide. Lorsque les troupes serbes ont envahi Srebrenica, nous avons couru nous réfugier à Potočari. Comme la base des Nations unies était saturée, nous nous sommes cachés dans une usine à proximité. Mon père et mon frère sont partis rejoindre la colonne mais ils n'ont pas pu rattraper les autres hommes, qui étaient déjà loin. On m'a dit qu'ils avaient été capturés par les militaires serbes dans les collines autour de Srebrenica.

Pendant ce temps, ma mère et moi sommes restées dans l'usine désaffectée avec des milliers d'autres femmes et d'enfants pendant trois jours. Nous n'avions ni nourriture, ni eau. Le quatrième jour, les militaires serbes nous ont escortés vers des bus et des camions qui nous ont emmenées en direction de la zone libre. Ce trajet, qui prend normalement une heure au maximum, a duré quatre interminables heures simplement en raison du nombre de femmes et d'enfants à transporter.

Sous le coup de l'épuisement et d'une forte fièvre, je n'ai rien réalisé de ce qui se produisait autour de moi. À notre arrivée en zone libre, je me souviens clairement d'avoir entendu des cris en provenance de la rivière, mais je ne me suis jamais retournée pour voir ce qui se passait. Je voulais simplement continuer à marcher droit devant moi, m'éloigner de ce chaos et de la puanteur de la mort qui emplissait l'air. Ces cris, je les entends encore aujourd'hui.

Un mois plus tard, nous avons appris ce qui était arrivé à mon père. Il avait été retenu captif dans un hangar avec plusieurs autres hommes, puis exécuté. Sa dépouille a finalement été identifiée en 2002 dans une fosse commune à Srebrenica et nous l'avons enterré en 2004. Il y a quatre ans, nous avons été informées du sort de mon frère. On n'a pu retrouver que 25 % de ses restes dans des fosses communes secondaires. Il a été tué à Zvornik, 19 jours seulement avant son 20e anniversaire.

À la fin du conflit, j'étais incontestablement devenue adulte. Ma famille avait littéralement été coupée en deux, mon père et mon frère nous avaient été arrachés de la manière la plus terrible qui soit. Malgré tout, je savais que la vie devait poursuivre son cours. Ma mère m'a inscrite dans une école de Zagreb, en Croatie, avant de partir pour l'Allemagne en tant que réfugiée.

Une fois le lycée terminé, je suis rentrée en Bosnie avec ma mère. Nous avons loué un appartement à Sarajevo jusqu'à mon diplôme universitaire, puis ma mère est rentrée à Srebrenica. J'ai toujours su



qu'elle y retournerait; elle a foi en la justice et elle voulait lutter pour ce qui lui appartenait de plein droit, et qui lui appartient encore, à savoir son foyer. J'étais donc fermement décidée à la soutenir. Quant à moi, c'est à Sarajevo que j'ai décidé de m'établir: je me suis mariée, j'ai eu des enfants et j'ai tenté de continuer à vivre ma vie, mais la guerre, et particulièrement le génocide, continuent de me hanter. Les expériences de ce genre vous marquent d'une manière qui ne peut pas être décrite avec des mots. Je retourne à Srebrenica dès que j'en ai la possibilité. Pas seulement pour ma mère mais aussi pour moi, comme si ces retours étaient un moyen de retrouver aujourd'hui un peu de paix parmi des souvenirs marqués par le chaos, le sang et l'horreur.

Je prie pour que mes trois enfants deviennent des adultes généreux et tolérants. Je veux leur apprendre à être ouverts en permanence à ce qui les entoure et à réfléchir aux décisions qu'ils prennent. Je veux leur transmettre les enseignements de mon passé afin qu'ils connaissent leur propre histoire. Mais pour l'instant, je veux simplement qu'ils profitent d'une enfance heureuse et insouciante, et qu'ils puissent se sentir protégés et en sécurité chez eux."

Source: [Remembering Srebrenica](#)

Récrire mon histoire de survivante du génocide rwandais, Nina Iliza

"Un nouveau mois d'avril approche.

Mon fil d'actualité Facebook sera bientôt submergé par les personnes qui changent leur photo de profil pour afficher le mémorial du génocide ou une simple bougie, et qui postent en guise de statut les mots "never forget" (ne jamais oublier). Pour beaucoup, avril est le mois de la commémoration du génocide rwandais, le mois de l'hommage à celles et ceux qui ont perdu la vie. Pour moi, avril est simplement un mois parmi tant d'autres, durant lequel je tente de vivre sans me rappeler le génocide. Tout au long de ce mois, on me demande constamment de ne jamais oublier précisément ce dont je voudrais ne pas me souvenir.

Ma mère a été tuée en 1994. J'étais avec elle lorsqu'elle a supplié les soldats d'épargner sa vie, en tendant les deux bras vers moi pour montrer que j'étais son enfant, et qu'ils devaient l'épargner à cause de moi. Vingt années ont passé et cette image est le souvenir le plus vif qui me reste de ma mère. Vingt ans plus tard, il m'est toujours difficile de l'accepter. Lorsque je me force à m'asseoir pour y penser, je redeviens cette petite fille arrachée à sa mère malgré les suppliques. J'ai tant perdu durant ce mois d'avril: mon frère a été tué le même jour que ma mère, et mes grands-parents ainsi que d'autres proches comptent également parmi les victimes. Alors quand j'entends "n'oublie jamais", je me demande: "Comment pourrais-je?"

J'ai toujours l'impression qu'avril est le mois durant lequel les gens font l'effort de comprendre ce que j'endure toute l'année. Le mois prochain, vous entendrez souvent parler de films comme Hôtel Rwanda ou Quelques jours en avril. Le Rwanda fera plus souvent l'objet de recherches sur Google et le pays des mille collines bénéficiera pendant trente jours d'une attention plus importante que d'habitude. J'envie celles et ceux qui peuvent se contenter de ne participer que trente jours par an à la commémoration du génocide, qui ont besoin qu'on leur rappelle de ne jamais oublier. Je suis jalouse de celles et ceux qui doivent lire des livres et étudier pour savoir ce qui s'est passé. J'envie celles et ceux qui, onze mois par an, ne vivent pas dans le souvenir constant du génocide. Vingt ans



MAISON DE L'HISTOIRE EUROPÉENNE

plus tard, j'ai toujours du mal à assister à une cérémonie et trouve grotesque de poster sur internet, ou même de dire, qu'il ne faut jamais oublier, car le souvenir est une blessure profonde.

J'ai toutefois fini par apprendre qu'admettre la vérité est le premier pas vers son acceptation. Dissimuler ma souffrance durant les vingt dernières années ne m'a rien apporté, je ne peux pas laisser la douleur de mon passé être celle de mon avenir. Il me semble indispensable d'inventer une manière de récrire mon histoire pour permettre à la personne que je suis aujourd'hui de commencer à guérir. J'ai décidé de revenir, par les mots, sur la perte de ma mère afin d'y puiser un espoir pour moi et pour mon pays (...)."

Source: [Nina Iliza, Huffington Post, 23.03.2014](#)

